

Cinquante-troisième Année. — N° 117
JEUDI 19 FÉVRIER 1948

REDACTION-ADMINISTRATION

Robert JOULIN, 145, Quai de Valmy,
Paris-10^e C.C.P. 5561-76

FRANCE-COLONIES

1 AN : 380 FR. — 6 MOIS : 190 FR.

AUTRES PAYS

1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.

Pour changement d'adresse
joindre 15 francs et la dernière bande

Le numéro : 8 francs

« L'Anarchie
est la plus haute
expression de l'or-
disme »
(Eliée Reclus)

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

LES OUAILLES DU GAULLISME

QUE le général de Gaulle se croie appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire politique et sociale de ce pays, n'a rien qui nous surprenne. Ce phénomène pathologique abonde, et les psychiatres auraient fort à faire s'ils devaient enregistrer ou étudier tous les cas de mégalomanie que le virus autoritaire engendre de par le monde. Mais ce qui choque vraiment, c'est que, au milieu du XX^e siècle, des hommes et des femmes puissent, par millions, acclamer, comme un troupeau bêlant, le berger qui tend les guides.

Au milieu du XX^e siècle, et en France. Car, quoique nous ne soyons pas patriotes, nous reconnaissons que dans la lente évolution de l'humanité, dans les événements contradictoires du monde, ce pays a joué depuis le début du XVIII^e siècle un rôle indiscutable, et que ses penseurs, ses écrivains, ses révolutions, ses sociologues ont, jusqu'à présent, contribué puissamment à l'éducation libérale des peuples.

Et quand on analyse, objectivement, les raisons qui poussent une partie de ce troupeau à hisser au pouvoir un soldat professionnel, on constate que c'est, peut-être en premier lieu, la peur de la dictature communiste.

Pour ne pas subir une dictature, ils en préparent une autre. Au fond, cela trahit un manque de courage, d'audace, de force. Des hommes véritables, n'ayant pas perdu le sens de la dignité ni l'amour de la liberté se sauveraient de la menace de l'oppression en allant hardiment vers la liberté. Plus la menace serait grande, et plus ils tendraient à l'éviter par des solutions antidictatoriales. Voilà ce que dit la logique, ce que suggère le courage.

Pourquoi cette rétrogradation, cet abandon, cette livraison de soi-même, cet avilissement, cet aveu d'impuissance ? C'est que, depuis trop longtemps, on a éduqué les hommes dans le respect et dans la croyance et la nécessité de l'autorité. Ce qu'on appelle l'éducation civique les a habitués à ne pas penser par eux-mêmes, à ne pas chercher de solutions par eux-mêmes, à ne rien entreprendre, à ne rien réaliser par eux-mêmes.

La loi, le gouvernement, l'Etat, les législateurs, le gendarme leur sont apparus comme les éléments indispensables, les auteurs irremplaçables de toute initiative. Domestiqués, enrégimentés, perdant toute personnalité, toute responsabilité, l'adoration de l'Etat et des hommes d'Etat les a prédisposés à devenir ce qu'ils sont de plus en plus.

Nous savons que tous les gaullistes ne sont pas réactionnaires. Mais ce n'est pas un hasard que des hommes comme Malraux et Soustelle, hier communistes, soient aujourd'hui parmi les organisateurs du néo-fascisme gaulliste. Fidèles à leur formation première, ils ne concevaient pas d'autres moyens d'action que celui du gouvernement, de l'autorité, de l'Etat.

Les sources de la pensée ont été empoisonnées, l'abandon de la libre création paralysé l'esprit et annihilé la volonté. On n'a de volonté que pour obéir, d'esprit que pour enchaîner l'esprit comme Pascal, par l'intelligence niant l'intelligence.

Malentendu dramatique : bon nombre de militants de base du communisme sont à leur tour convaincus qu'en criant : « Thorez au pouvoir ! » ils combattent... la dictature. Beaucoup aussi, aspirant à la liberté, se livrent, pieds et poings liés, à leur « chef » pour qu'il leur garantisse...

Faillite, non seulement de la volonté et de l'esprit, mais encore de l'intelligence « éduquée » autoritairement.

Il n'est de salut que dans la revendication de l'homme, du jugement individuel, de la pensée libre, de la volonté d'action personnelle, de l'initiative libérée des camisoles de force de l'autoritarisme. Et dans l'union de ces volontés, reprenant et continuant les chemins de la liberté qui ont été ceux de ce pays, aller vers de nouvelles conquêtes et de plus libres horizons.

C'est ce que propose l'humanisme libertaire. Pas de dictature fasciste ou communiste, c'est bien. Mais on ne peut non plus patauger dans ce borborygme du libéralisme qui n'a laissé de liberté que pour hypertrophier les égoïsmes et en faisant de la lutte pour la vie un principe généralisé, tuer toute solidarité humaine.

Oser créer un monde libre et solidaire d'individus socialement égaux où l'homme soit intégralement un homme. Tel est ce que nous proposons.

Hors de là, il n'y a que la décadence.

La préparation révolutionnaire

TENDRE de toutes ses forces à la révolution ne signifie pas, pour nous, que celle-ci doive fatalement éclater d'un moment à l'autre. Un des plus grands torts que l'on ait causés à son acceptation a été la proclamation continuelle de son imminente fatalité que des optimistes excessifs, des fanatiques et des superficiels ont professé alternativement depuis un siècle.

Annancer chaque semaine le prochain éclatement de la révolution sociale, c'est ridiculiser l'idée même de révolution. Croire fanatiquement en la fatalité, c'est fermer les yeux devant les difficultés qu'il nous faut connaître, et vaincre, pour y parvenir. Aucune révolution n'est fatale, comme aucun progrès définitif n'est fatal. Le cycle actuel de la civilisation humaine peut

très bien se fermer, et l'Europe qui, malgré tous ses défauts, en porte le flambeau, sombrer dans une décadence, précipitée comme ont sombré les civilisations chaldéenne et assyrienne, égyptienne et hittite, mésopotamienne, grecque et romaine. Dans la biologie de l'histoire, la France est le pays où l'on aperçoit, à bien des points de vue, les signes de cette décadence.

Naturellement, les pessimistes, et certains sceptiques, ne peuvent avoir la force morale nécessaire pour œuvrer et pousser à œuvrer dans la voie du progrès. Mais entre un extrême et l'autre s'intercale le bon sens sans lequel l'intelligence n'est qu'un facteur de désagrégation. Au fond, et la plupart du temps, ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir connaître les obstacles qu'ils doivent trouver en chemin, non seulement ne font pas preuve de pénétration : un psychologue vous dira que malgré leur style dynamique et leurs prévisions apocalyptiques et paradisiaques, ils manquent du plus simple courage.

Préparer la révolution n'est pas une tâche d'illusionnisme ni de bateleurs, mais une activité sérieuse à laquelle doivent se vouer des hommes sérieux. Des hommes qui ne s'exagèrent pas les difficultés, mais qui ne les minimisent pas non plus. Des hommes qui étudient avec acharnement, non pour étayer apparemment leurs illusions, mais pour connaître objectivement tous les facteurs, favorables et défavorables, avec lesquels il faut compter.

Devant l'obsédant qui vous affirme que le régime capitaliste s'effondrera inéluctablement, nous sommes obligés de réagir, d'énumérer les difficultés, d'affirmer que ce n'est pas la capital

(Suite page 2)

La leçon de 1848

ELLE est bonne à rappeler, au moment où la bourgeoisie française et les partis politiques se disposent à célébrer le centenaire des « Trois Glorieuses ». Souvenons-nous ! Les ouvriers parisiens et lyonnais renversèrent, en février 1848, quelques-unes des institutions monarchiques survivantes aux insurrections de 1830-1834. Puis ils firent crédit à la République de trois mois de misère. La République, elle, ne leur fit crédit de rien. Et le suffrage universel, comme l'avait prédit Proudhon, s'évalua à la contre-révolution.

Mais le suffrage n'est rien sans les armes : les Cavaignac s'armèrent et désarmèrent les travailleurs. Enfin, un jour de juin de cette même année

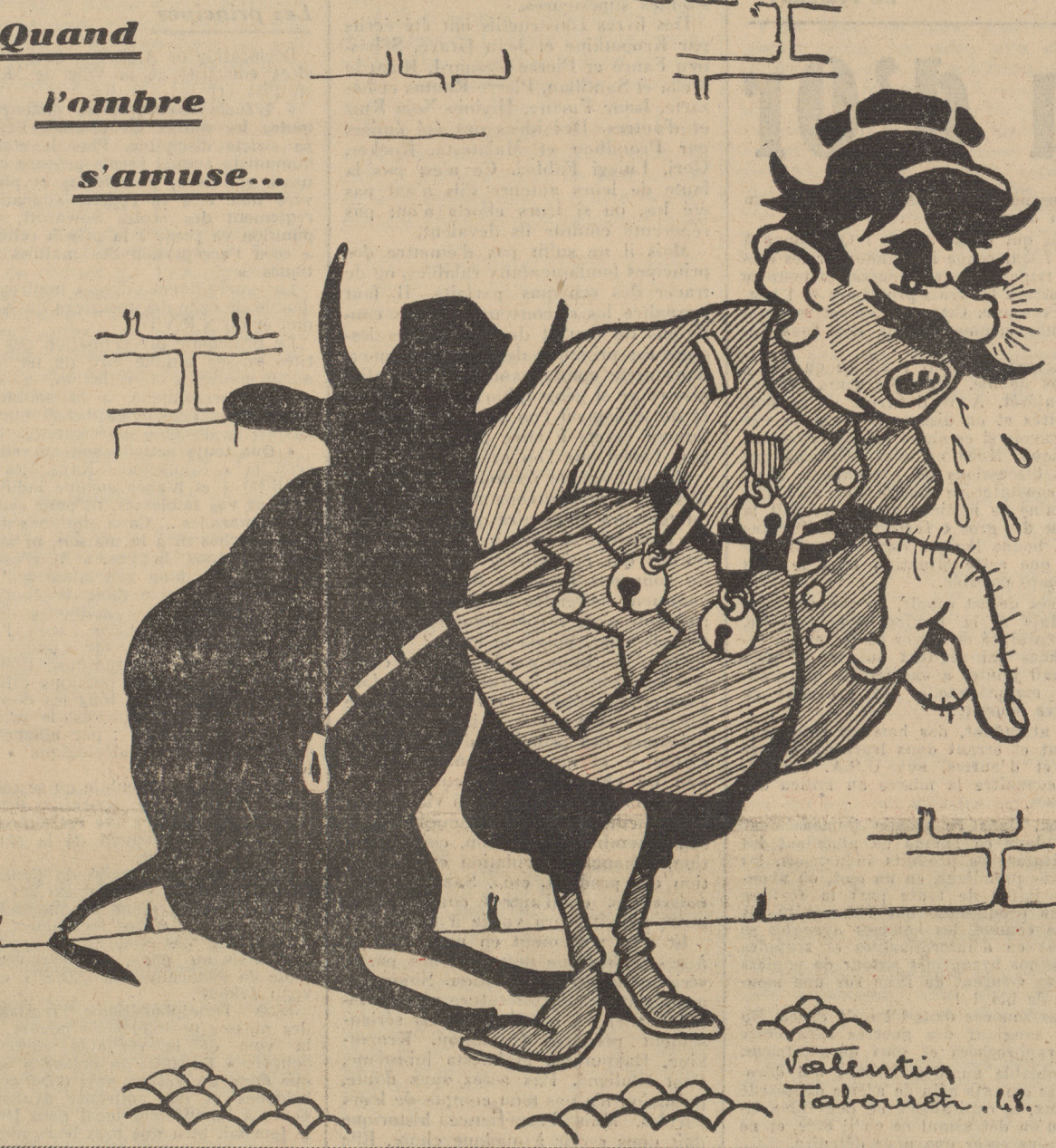
présentants de l'ordre ancien s'enfuirent : Louis-Philippe, le roi de France, et le prince Metternich, qui avait fait plus que quiconque pour maintenir la puissance de la réaction en Europe pendant les trente-trois années qui vont de 1815 à 1848, sont chassés de leurs repaires pour n'y plus jamais revenir. L'empereur d'Autriche, le pape, le roi de Prusse quittent leurs capitales pour de plus sûres retraites. Pendant quelques courtes semaines, des hommes de toutes les classes travaillent ensemble pour consolider le terrain conquis et un nouvel esprit de fraternité semble être né en Europe.

LES REVOLUTIONS TRAHIES

Mais le vent ne tarde pas à tourner, comme en 1793. Avant que l'année ne

soit à demi écoulée, un gouvernement « révolutionnaire », à Paris, est en train d'égorger les travailleurs qui l'ont porté au pouvoir : des gardes nationaux bourgeois fusillent, dans les rues de Vienne et de Rouen, leurs camarades d'insurrection tombés en chômage, des radicaux allemands se joignent aux tentatives autrichiennes d'étouffer les soulèvements en Italie, et des patriotes hongrois, réclamant la liberté des peuples pour eux-mêmes, s'efforcent de l'interdire aux minorités slaves et roumaines à l'intérieur de leurs frontières. L'armée de la République française renverse la République romaine et remplace le Pape sur le trône de Saint-Pierre, cependant qu'une armée de nationalistes révolutionnaires slaves aide le gouvernement impérial.

(Suite page 3)



1848, les ouvriers acculés à la famine par la clôture des « ateliers nationaux », essayèrent de défendre leur droit au travail, droit reconnu par la nouvelle Constitution. La mitraille des canons leur répondit. La « canaille » rellua dans ses taudis, laissant les rues pleines de sang, les prisons pleines de captifs, les fosses communes pleines de corps.

C'est alors qu'un personnage énigmatique — à la fois célèbre et inconnu — un ambitieux à froid, un remâcheur de grands desseins fumeux, entouré d'une camarilla d'hommes de main, de « talents méconnus », et de démagogues professionnels, s'interposa entre la classe ouvrière vaincue et la bourgeoisie républicaine triomphante. Bientôt, il envoya les parlementaires et politiques tricolores rejoindre dans les fortresses, dans les pontons — après quelques nouveaux massacres de prolétaires — tous les ouvriers suspects de socialisme rouge ou noir.

Ainsi fut rétablie sur la France une caricature d'Empire : cet Empire devait apporter le paix, la justice sociale, la richesse et la grandeur de la nation. Son bilan se solda — comme celui de tous les Empires — par la guerre, l'oppression, l'exploitation, la misère et la honte.

Mais l'expérience de 1848 ne fut pas seulement une expérience française : ce fut une expérience internationale, à l'échelle européenne.

Dans « Freedom » du 10-14-18, nos camarades anglais ont tiré de cette expérience européenne ses principaux enseignements. Nous leur laissons la parole.

LES GRANDES ESPERANCES

JANVIER 1848. Les premiers soulèvements annoncent une année d'insurrections qui changera le visage politique de l'Europe et ouvrira un siècle entier d'activité révolutionnaire, de vastes mouvements de mécontentement, de révoltes, de révolutions, aussi de grands échecs et de frustrations.

L'année 1848 elle-même va dérouler un esprit d'entreprise et de subversion comme on n'en avait jamais vu. Commencant par les émeutes de janvier à Palerme et Milan, les révoltes populaires gagnent Paris, Vienne, Prague, Rome, Venise, et s'étendent aux capitales de tous les petits Etats allemands. Les Hongrois et les Polonais se dressent contre la domination impériale germanique, les Roumains et divers peuples slaves secouent la domination féodale hongroise. En Angleterre et en Irlande, les bagarres et les manifestations se multiplient, le mouvement chartiste jette ses suprêmes efforts, et des soulèvements plus étendus ne sont évités que par toutes sortes de concessions alléchantes le fardeau d'exploitation des classes travailleuses.

Partout en Europe des hommes se lèvent et se préparent à réorganiser le monde et leurs vies avec un nationalisme qui semble infatigable. Les ré-

Nouvelle félonie Stalinienne

III

DES LETTRES

CAR un bon communiste espagnol s'est adressé au « bureau d'Albacete » quand il sut quel était, en Russie, le sort de son frère. Cet homme ne pouvait être suspect. Il appartenait à une famille de révolutionnaires. Son père fusillé par les fascistes. Un frère tué au front en luttant contre les franchistes. Lui-même, arrêté en France par les nazis, resta à Mathausen jusqu'à la défaite de Hitler. A son retour, il reprit le combat pour ses idées.

Il demande à « dré Marty d'intercéder auprès du gouvernement soviétique pour obtenir la libération de son frère et de ses camarades. Marty lui répond évasivement, diplomatiquement et réspectueusement.

« Jamais le gouvernement soviétique ne prend des mesures du genre dont vous me parlez, à moins qu'on ait vérifié des faits très graves, par exemple des faits de haute trahison. » Habile insinuation que les prisonniers espagnols sont des traitres, des agents de la Gestapo, etc., etc... Marty continue sur un autre sujet : « Contrairement à ce que vous m'écrivez, je n'ai aucun contact avec l'ambassade et le gouvernement soviétiques. C'est une règle impérative de notre Parti que ses membres (dirigeants ou non) ne peuvent avoir d'autres rapports avec les autorités étrangères que ceux de courtoisie, bien que nous apprécions la grande politique socialiste et populaire du gouvernement soviétique. »

Cela revenait simplement à dénoncer la correspondance et à le faire museler par ses propres camarades. Mais celui-ci ne s'est pas tu. Et les témoignages se sont accumulés. Clandestinement, des lettres ont pu passer, imprimées sur des chemises de femme, dissimulées d'inventable façon, comme au temps du tsarisme. Voici des textes. Nous n'en publierons pas la signature, sachant trop bien que leurs auteurs payeraient bien cher,

« Aux autorités espagnoles (1) :
« Le signataire..., s'adresse à vous et vous expose respectivement ce qui suit :

« Me trouvant en 1938 dans l'armée espagnole, j'ai été envoyé par le gouvernement républicain en U.R.S.S., avec un groupe de soixante personnes, pour y suivre un cours de pilotage. Au commencement de la guerre entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne, j'ai été interné avec vingt-six camarades de mon école et un autre groupe de marins. Nous avons fait des démarches diverses pour obtenir notre libération, sans résultat. Nous nous sommes priés de faire le nécessaire... »

Quelques fragments d'une autre lettre, plus émouvante celle-là :

« Petite mère de mon cœur et père chéri,

« Après sept ans, je peux, enfin, vous envoyer ces lignes qui, je l'espère, vous parviendront et vous prouveront que je ne vous ai pas oubliés un seul instant. En 1939, et pour mon malheur, je suis venu en Russie pour devenir pilote d'aviation. Deux mois plus tard, je dus y renoncer et aller à Moscou. Dans cette ville, je fus interrogé par une Commission à laquelle l'exprimai mon désir

d'aller au Mexique, pour y vivre avec mes oncles... »

Après avoir décrit l'échec de toutes ses démarches, même auprès de l'ambassade américaine, et son internement, le prisonnier parle de sa situation actuelle :

« J'ai passé deux ans dans une prison immense. Ensuite, j'ai été conduit comme un forçat, à un camp, puis enfin je fus enfermé dans un « lager », camp international, jusqu'à la fin de la guerre. Il y avait avec moi des Français, des Tchèques, des Danois, des Italiens, des Roumains, des Juifs, des Russes, des Yougoslaves, des Finlandais, des Allemands, des Perses et des Espagnols de toutes les régions.

« Deux ans et demi après la fin de la guerre, la plupart des internés étrangers ont été libérés, mais tous les Espagnols sont retenus, ainsi que de nombreux Juifs... »

« Je souffre, mais j'ai l'espoir de pouvoir vous embrasser un jour... Sachez qu'au bout de sept ans de malheur en Russie, je n'ai pas perdu confiance de vous rejoindre. Je n'abandonnerai pas la lutte pour y parvenir, mais j'ai besoin de votre aide, de toute votre aide. »

« Je souffre, mais j'ai l'espoir de pouvoir vous embrasser un jour... Sachez qu'au bout de sept ans de malheur en Russie, je n'ai pas perdu confiance de vous rejoindre. Je n'abandonnerai pas la lutte pour y parvenir, mais j'ai besoin de votre aide, de toute votre aide. »

Et en voici une autre, envoyée par un prisonnier à sa mère, dont le ton pathétique vous émeut :

« Les années et les coups du destin m'ont fortifié, quoique parfois je me demande jusqu'à quand ? Ne croyez-vous pas que j'ai payé très cher mon désir de libérer l'humanité en défendant la liberté du peuple espagnol ? »

« Comme tout cela est loin ! Si loin que le souvenir semble l'écho d'une légende qui, pour nous, n'a été qu'un rêve... »

« Ecrivez-moi tous les jours, peut-être une de vos lettres finira-t-elle par m'arriver, comme il se peut qu'une des miennes vous arrive, et si par l'inhumanité de ceux qui nous retiennent, je devais mourir sur ces terres froides et lointaines, comme sont morts tant de mes infortunés camarades, je le ferais en te serrant contre mon cœur et satisfait de savoir qu'il y a encore sur la terre une âme noble qui ne m'oublie pas dans mon malheur inénarrable. »

Quelques-uns de ces documents accablants ont été écrits sur du papier à entête du camp. Nous en reproduisons un fac-similé qui prouve, entre autres choses, que les Espagnols antifascistes retenus à Karaganda, sont considérés comme des prisonniers militaires. Nous avons rayé le nom de l'expéditeur. On comprendra pourquoi.

Ajoutons que ce n'est pas seulement à Karaganda que se trouvent ou se sont trouvés des antifascistes espagnols réfugiés ou envoyés en Russie. Il y en a certainement dans d'autres camps. Mais le contact n'a pas pu s'établir. Où sont-ils morts ? Nul ne le sait.

Pourtant, il est significatif que deux de ceux qui ont voulu rester volontairement en Russie, et qui n'avaient pas été emprisonnés, aient essayé de fuir récemment dans les bagages d'un diplomate chilien. L'un d'eux, enfermé dans une maille, fut sur le point d'être asphyxié. Il préféra risquer la mort que de rester dans la « patrie » qu'il avait volontairement choisie.

Où est-il maintenant ?

FIN

(1) Il s'agit du gouvernement républicain en exil.

LES LIVRES

La Grande "Métamorphose"

La littérature philosophique officielle contient bien des choses, mais les auteurs, d'habitude, ne vont pas jusqu'au bout de leur logique et ne concluent point ou concluent de travers.

Il existe également des études sérieuses sur l'anarchie par des auteurs non anarchistes. En particulier, l'anarchisme, de Paul Eltzbacher, édité par le journal de la Halle et l'Individualisme anarchiste, de Victor Basch sont des ouvrages objectifs et suffisamment impartiaux.

Mais voici du nouveau. La Bibliothèque de Philosophie Contemporaine, fondée par Alain, a édité en 1947, aux Presses universitaires de France, La Grande Métamorphose (Étude d'anthropologie et de morale), de Paul Gilie, professeur à l'Institut des Hautes Études de Belgique et Directeur de la Section des Sciences Sociologiques.

Paul Gilie ne se contente pas d'exposer les principes anarchistes. Il prend nettement position à leur sujet. Il cite abondamment Proudhon, Bakounine, Malatesta, Kropotkine en même temps d'auteurs que Stirner, Marx, Sismund, Nozick, Kant, Fichte, etc. Mais sa synthèse est intéressante et ses jugements sont très catégoriques. Voici un résumé succinct, avec citations caractéristiques :

« Dans la crise présente, il s'agit de savoir quel principe majeur prévaudra : l'arbitraire ou le clair racisme humanitaire. »

L'accident

ORSQU'UN critique publie son premier roman, encore qu'il n'ait une certaine appréhension qu'on commence la lecture : le critique est censé lire, avoir lu beaucoup, et mieux retient peut-être la leçon de ses contemporains que le lecteur. Mais, pour être sûr, voici que notre confrère Armand Hoog, qui s'est fait connaître par ses essais de « Littérature en Silésie » et de remarquables préfaces à des ouvrages classiques comme « Les Liaisons dangereuses » ou « La conjuration de Fiesque », vient d'écrire « L'accident » (Grasset) dont la parution en revue avait déjà suscité quelques échos : d'une façon générale, on avait laissé entendre que « L'accident », c'était du Kafka.

Pour ma part, moi-même, j'ai lu avec une certaine appréhension, car, dans une certaine mesure, j'ai pu deviner, par l'intermédiaire de quelques-uns de ses essais, que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

Bien entendu, l'accident survient un jour à M. Quost. Mais ce n'est pas sans une certaine appréhension, car, dans une certaine mesure, j'ai pu deviner, par l'intermédiaire de quelques-uns de ses essais, que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

Tout au contraire de « L'Amérique » ou du « Procès », « L'accident » nous présente en premier lieu un cas moral et psychologique. C'est un homme, M. Quost, qui a subi un accident. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« Le chaos social passé et présent a pour cause essentielle l'iniquité qui se perpétue grâce à l'ignorance, au numéraire, à cette peste morale » et à l'État, « une superfétation pathologique, anormale, incluant, cancer de l'organisme collectif. »

Une seule note de salut : « L'expropriation des accapareurs par des volontaires du Droit et les déshérences sans entremise quelconque » et la disparition des organes coercitifs : « Il suffit que disparaissent tout d'un coup les rapports sociaux pour aussitôt la nature reprenne ses droits et que la solidarité fraternelle et humaine s'établisse. » — Libérations économique et politique simultanées : « Vouloir la liberté politique en maintenant l'exploitation économique est une pure utopie métaphysique — et réciproquement. L'épanouissement intégral de l'individu n'est possible que si les États et la Banque rejoignent dans un assés de sauvegarde la hache de pierre et le silex usés. »

Rejetant l'individualisme outrancier de Stirner (1) et le socialisme grégaire des collectivistes autoritaires, P. Gilie préconise une « fédération bénévoles d'égaux (égalité totale des conditions) et de frères unis et solidaires où l'action directe et la libre initiative de tous les individus seraient la grande règle de la vie. » « Le monde nouveau ne peut reposer que sur des affinités naturelles, sur des accords spontanés, sur la libre entente d'égal à égal des individus. » — La première condition d'une vie sociale saine, libérée de tout absolutisme, débarrassée du virus capitaliste comme du virus autoritaire. « ... Communisme libertaire respectueux par-dessus tout de la liberté de l'individu, en même temps que conscient des devoirs de chacun dans la grande famille humaine. »

Le monde doit normalement évoluer vers une telle Cité grâce au renforcement inéluctable de la solidarité matérielle qui lie de plus en plus les hommes et les nations, à la mesure où l'économie mondiale des forces qui domine tout dans le domaine de l'acte » (la société équitable est celle où il y a le moins de gaspillage d'énergie), au développement de la raison individuelle « provoquant des réactions inévitables de la conscience pour rétablir l'équité », aux progrès de la technique.

(1) P. Gilie ne dit pas un mot de certaines formes de l'individualisme « associatif », qui ressemblent de fort près au communisme libertaire de P. Gilie. Mais, dans le livre, on ne le voit pas. Mais, dans le livre, on ne le voit pas. Mais, dans le livre, on ne le voit pas.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

LE BIENFAIT de Saint-Martin

BRRRI dit monseigneur Martin l'Évêque « l'évêque de Tours — j'ai les doigts gourd, le nez gelé... »

« Humph! dit le jument de Martin (Évêque), l'écurie est loin, le sol est gelé, faudrait pas glisser... »

« Brr, Brr, pensaient les gens de monseigneur l'Évêque, non! mais quel besoin de rôder par un tel temps pour consoler les pauvres gens... »

Et tous, râtés dans leurs manteaux de laine, enfilassent leur nez — hormis la haquenée — dans leur col de fourrure, et continuèrent leur tour dans les alentours de Tours.

Soudain, sur le chemin, on vit trois grosses pierres :

« Là doit s'abriter quelque pauvre hère, dit, claquant des dents, le sieur Martin évêque. — Venez tous, approchons pour lui offrir nos consolations et nos prières... »

Etait-il l'ancêtre de Sherlock ou de Mègret? L'évêque avait deviné vrai. Y avait là un pauvre affraid, gelé, à peu près nu dans le vent froid. Il s'approcha du palefroi de celui qui, mains dans les poches, pria le ciel en sa faveur.

« Grand merci de vos paternités, dit le pauvre, mais j'eusse préféré (ce manant parlait bien français) votre manteau de douce laine. »

Il dit et agrippa à deux mains le bas du manteau de l'évêque et, d'un tour de main, allait l'arracher lorsque monseigneur, qui n'avait pas peur, leva son épée pour lui couper les poignets.

Mais ses doigts étaient gourd, la juquette glissa sur le sol gelé, le coup fut raté, le manteau coupé du haut en bas en deux moitiés dont le pauvre en prenait une quand les valets allaient l'égorger.

Mais monseigneur Martin, à temps, se souvint qu'il était évêque, évêque de Tours, peut-être d'ailleurs, et même futur saint.

Ce pensant, laissa ledit demi-manteau au pauvre abasourdi qui le mit sur son dos.

Mais ce n'est pas ainsi que l'on écrit l'histoire et combien d'autres motifs de manteaux arrachés ont-elles été en fin de compte — érigées en bienfaits? —

Ray MOULAU.

S. I. A.

Les deux éditions du calendrier S.I.A. 1948 sont disponibles. L'édition de la S.I.A. américaine en France remercie publiquement, au nom des victimes du régime franquiste, tous les amis de la liberté, de l'Afrique et de l'Europe qui ont répondu à l'appel de la S.I.A.

Bien avant l'arrivée des Celtes, les Phéniciens et les Grecs avaient pris pied sur les côtes méditerranéennes de la Gaule. Puis les Phocéens venus d'Asie Mineure, fondent Massilia ou Marseille, et les Aquitains s'installent au sud de la Garonne.

Avant la conquête romaine, la Gaule est peuplée de descendants de neuf races. Ce fut sous l'invasion romaine, nouvelle occupation. Une dixième race mélangée sans sang à celui des neuf races.

Puis les Huns envahissent la Germanie, ancienne Allemagne, chassent devant eux les Germains. Les Wisigoths s'installent au sud de la Loire, les Alamans, les Burgondes, les Wisigoths, les Huns, les Burgondes se fixent dans la vallée de la Saône et du Rhône, les Francs restent dans le Nord.

C'est alors l'invasion des Huns, brève incursion suffisante pour laisser des rejets de sang jaunes, proches parents des Mongols et des Turcs.

Et c'est honte! C'est une peuplade germanique, les Francs, qui donne les noms de France et de Français. Racistes, réfléchissez!

Les Arabes, venus d'Espagne, s'avancent jusqu'à Poitiers, ils sont repoussés mais on peut dire sans coloume

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

RACISME

IL est un sentiment ridicule quant à ses connaissances et préjugés, odieux et criminel quant à ses conséquences, c'est bien le racisme.

Le racisme n'est pas un défaut, c'est une maladie, maladie bien moins rare qu'on ne croit, non combattue, mais entretenue précieusement par les gouvernements qui puisent leur force dans sa bêtise, dans sa méconnaissance totale de la formation historique des « races » ou plus exactement des nationalités.

Si le racisme pouvait s'admettre il y a quelques milliers d'années quand chaque peuple réduit à quelques milliers d'individus vivait enfermé dans ses frontières sans rapport avec les individus des autres pays, il est une hérésie historique après deux mille ans de mélange continu des anciennes races, une doctrine d'ignorance, de fous dangereux jetant l'anathème sur les autres races considérées comme faibles. Nous retrouvons dans les racines, les préjugés, l'intolérance, les dangers des religions. Ce ne sont que des querelles de boutiques et de boutiques mais d'où peut jaillir l'été d'un nouveau conflit ou tout au moins l'acceptation de ce conflit.

Chaque pays d'Europe, notamment la France en particulier, sans vouloir le reconnaître, est un conglomérat de races comme le sont les États-Unis, peuples d'immigrants de toutes les nationalités, de toutes les races au sens étroit du mot. Ils ne font pas, à cause de cela, du racisme au sens européen, mais du racisme de couleur tout aussi odieux.

Pour nous pacifistes, nous voulons ignorer toutes les races, n'en admettre qu'une seule : la race humaine. Ce racisme là, international oppose non la « race » française, à la race allemande ou à la race russe, mais la race humaine, à la race animale et à la race végétale. Ce racisme supérieur tend à rapprocher les peuples, à les unir, à les faire s'aimer et à s'aimer les uns, les divers, les opposés, les poussent à se concurrencer, à s'entre-tuer pour le plus grand profit de leurs maîtres. Les racines nationales sont peut-être des forces guerrières, sûrement pas des forces civilisatrices, émancipatrices, humaines. Il faut les combattre en démontrant leur stupidité.

Lisons l'histoire de France.

La Gaule correspondait à la France actuelle, la Belgique, une partie des Pays-Bas, la Prusse rhénane, le Luxembourg et la moitié de la Suisse.

Les premiers habitants furent les Ligures et les Ibères. Les uns et les autres reculaient devant les Celtes ressemblant aux Slaves venus de l'Europe centrale et les Gaulois ressemblant aux Germains. Au II^e siècle les Belges, proches parents des Germains, occupent le nord de la Gaule jusqu'à la Seine et la Marne.

Bien avant l'arrivée des Celtes, les Phéniciens et les Grecs avaient pris pied sur les côtes méditerranéennes de la Gaule. Puis les Phocéens venus d'Asie Mineure, fondent Massilia ou Marseille, et les Aquitains s'installent au sud de la Garonne.

Avant la conquête romaine, la Gaule est peuplée de descendants de neuf races. Ce fut sous l'invasion romaine, nouvelle occupation. Une dixième race mélangée sans sang à celui des neuf races.

Puis les Huns envahissent la Germanie, ancienne Allemagne, chassent devant eux les Germains. Les Wisigoths s'installent au sud de la Loire, les Alamans, les Burgondes, les Wisigoths, les Huns, les Burgondes se fixent dans la vallée de la Saône et du Rhône, les Francs restent dans le Nord.

C'est alors l'invasion des Huns, brève incursion suffisante pour laisser des rejets de sang jaunes, proches parents des Mongols et des Turcs.

Et c'est honte! C'est une peuplade germanique, les Francs, qui donne les noms de France et de Français. Racistes, réfléchissez!

Les Arabes, venus d'Espagne, s'avancent jusqu'à Poitiers, ils sont repoussés mais on peut dire sans coloume

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

qu'ils ont laissé quelques descendants dans le sud de la France.

Et ce conglomérat de sang va s'enrichissant avec les siècles. Les Sarrasins musulmans s'installent en Provence et les Normands s'abattent sur la France. Ils remontent les fleuves, pillent les abords et... y laissent de la graine de Normands avant de s'installer en Normandie.

Les guerres vont succéder aux invasions qui laisseront des descendants de sang anglais pendant la guerre de cent ans, de sang espagnol et allemand pendant les guerres de religion.

Et cela continue tout au long de l'histoire : 1815 l'occupation prussienne et autrichienne, 1870 l'occupation allemande, 1914, les occupations allemande, anglaise, américaine, tchèque, allemande, malgache, etc., 1939 et ça recommence, sans compter tous les Juifs, tous les voyageurs de toutes les nationalités visitant la France. Croit-on que tous ces combats, tous ces hommes n'ont fait qu'enferrer des perles?

Allons, racistes, reconnaissez que malgré le coq gaulois, malgré les clichés celtiques, malgré le « Gardons bien la mémoire des Celtes nos aïeux » vous seriez bien en peine de montrer votre « pedigree », de montrer la lignée de vos aïeux. Quel sang coule dans vos veines? Toi qui manges du « boche », peut-être descends-tu de Germains ; toi qui manges du Russe, un de tes aïeux est peut-être un Slave ; toi qui honnis les jaunes, un de tes grands-pères était peut-être un descendant de la horde d'Attila. Convenez que la France est habitée par un amalgame de plus de vingt races fondues au cours de vingt siècles, que la race française est une race hybride, une race racoise « mâtinée » de toutes les races de l'Europe, de toutes les races du monde.

Ajoutez que si nous avons été envahis, nous avons envahi, occupé, traversé presque tous les pays, que nos soldats, terreur de l'Europe jusqu'au 18^e siècle, ont fait trembler la terre en poussant leur cri de guerre : « on s'en va du sang français » et ont envahi la Prusse, la Russie, l'Allemagne, en Russie, en Espagne, en

C'est toujours avec de grands mots qu'on a conduit les peuples vers de grands maux.

G. RAISON.

S. I. A.

Les deux éditions du calendrier S.I.A. 1948 sont disponibles. L'édition de la S.I.A. américaine en France remercie publiquement, au nom des victimes du régime franquiste, tous les amis de la liberté, de l'Afrique et de l'Europe qui ont répondu à l'appel de la S.I.A.

Bien avant l'arrivée des Celtes, les Phéniciens et les Grecs avaient pris pied sur les côtes méditerranéennes de la Gaule. Puis les Phocéens venus d'Asie Mineure, fondent Massilia ou Marseille, et les Aquitains s'installent au sud de la Garonne.

Avant la conquête romaine, la Gaule est peuplée de descendants de neuf races. Ce fut sous l'invasion romaine, nouvelle occupation. Une dixième race mélangée sans sang à celui des neuf races.

Puis les Huns envahissent la Germanie, ancienne Allemagne, chassent devant eux les Germains. Les Wisigoths s'installent au sud de la Loire, les Alamans, les Burgondes, les Wisigoths, les Huns, les Burgondes se fixent dans la vallée de la Saône et du Rhône, les Francs restent dans le Nord.

C'est alors l'invasion des Huns, brève incursion suffisante pour laisser des rejets de sang jaunes, proches parents des Mongols et des Turcs.

Et c'est honte! C'est une peuplade germanique, les Francs, qui donne les noms de France et de Français. Racistes, réfléchissez!

Les Arabes, venus d'Espagne, s'avancent jusqu'à Poitiers, ils sont repoussés mais on peut dire sans coloume

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

« L'accident », c'est un roman. Mais ce n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie. Mais, en lisant « L'accident », j'ai eu l'impression que l'auteur n'est pas un simple lecteur, mais qu'il a une certaine expérience de la vie.

Afrique, en Egypte, en Palestine, jusqu'au Mexique, jusqu'aux États-Unis, jusqu'en Asie, que nos meilleurs ouvriers ont fondé Berlin sous Louis XIV après la révocation de l'Édit de Nantes, que les autres pays ont donc, eux aussi, une race hybride et, qu'ainsi mélangés et remélangés, les races n'existent plus.

En refusant systématiquement toute guerre, n'en dépitant aux racistes ignorants ou cupides, nous avons conscience de refuser de tirer son avantage sur un frère de travail, de misère, mais aussi sur un frère tout court et depuis 1919 sur un père ou sur un fils. La guerre étrangère apparaît comme une guerre civile, une véritable guerre civile.

Cessez donc, messieurs les racistes impénitents et irréfléchis de parler de races nationales. Il vaut mieux vous taire que de parler de racisme au 20^e siècle, il vaut mieux vous taire que de reprendre la théorie d'Hitler. Convenez que la terre est le creuset où se sont fondues les premières races des temps préhistoriques. La race humaine seule mérite d'être défendue contre les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à plus ou moins brève échéance, dans une autre immense conflagration universelle ou dans une crise sociale sans précédent où les chancs capitalistes, tout prêt encore à dresser les races nationales les unes contre les autres, avec de beaux slogans, et à les jeter, à

